This article by me was published in Signum in 1980 I think

Vision du monde, vision des femmes (ou vice-versa) dans trois romans de Roger Vailland

> "Dans la vie ordinaire l'égoïsme masculin ne connaît pas de limite. Pour changer les conditions d'existence, nous devons apprendre à voir avec des yeux de femmes".
>
> Léon Trotsky

Deux hypothèses ou plutôt deux certitudes sous-tendent cette communication. La première, c'est que toute tentative de saisir l'oeuvre de Roger Vailland passe par le marxisme; la deuxième, c'est que le regard marxiste spécifique à Vailland lui permet, et c'est ce qui le distingue de ses camarades, de déboucher sur une parole voisine du féminisme, de poser dans son oeuvre et presque par erreur ce que l'on peut appeler les 'bonnes' questions sur la condition féminine.

La véritable carrière d'écrivain de Roger Vailland a commencé en 1945, alors qu'il avait déjà trente-cinq ans, avec la publication de son premier roman Drôle De Jeu. Comment expliquer ce retard chez quelqu'un qui déjà à quinze ans, au lycée de Reims, se préparait à écrire, publiant même des poèmes, esquissant romans et nouvelles. Dès son arrivée à Paris quelques années plus tard, il fréquentait un milieu presque exclusivement littéraire. Son besoin d'écrire est évident. Tout se passe comme s'il en était empêché. Qu'est-ce qui tout à coup, à la fin de la Deuxième Grande Guerre le libère? Qu'est-ce qui lui a permis

d'intégrer dans une vision du monde cohérente, car Vailland est avant tout lucide, les divers éléments de sa morale et de son esthétique qu'il n'avait jamais réussi auparavant à coordonner: sa révolte contre sa condition de petit-bourgeois; sa haine de la mère petite-bourgeoise; son désir de transformer l'aliénation en souveraineté; sa croyance au libertinage comme système de bonheur possible; son opposition à l'écriture bourgeoise qui l'amène à adopter la méthode d'analyse de la tragédie classique? Leur existence est attestée dans les Ecrits intimes d'avant 1945. Tout indiquerait que c'est sa lucidité même qui l'a empêché d'écrire avant d'avoir trouvé le lien lui permettant de faire de ses divers éléments un ensemble logique.

L'élément nouveau, le catalyseur, sera sa découverte après 1942 du marxisme et cela par le biais de la Résistance (même gaulliste), du Parti communiste français, de la lutte ouvrière et de ses amis intellectuels. La coïncidence entre son option polique et son entrée dans la carrière d'écrivain n'est pas gratuite. C'est effectivement au moment où il devient 'compagnon de route' qu'il arrive à s'expliquer lui-même et à s'expliquer le monde, et qu'il trouve ainsi les assises sur lesquelles bâtir un univers romanesque essentiellement cohérent. Le marxisme, dont le rôle déterminant dans la cristallisation de sa pensée est confirmé par ses autres écrits, continuera à sous-tendre son oeuvre jusqu'à la fin. Il sera--ou pas--compagnon de route, membre du parti, féodal par désespoir, mais il aura toujours le regard froid de l'analyse marxiste.

Il connaîtra effectivement quatre étapes encore dans sa vie et dans ses écrits.

1944-1952 Compagnon de route, un peu en marge des grandes batailles. Vailland écrira beaucoup dans des journaux et revues de gauche et se servira de ses romans pour faire place nette en et autour de lui.

1952-1956 Membre actif du Parti après 'l'affaire des pigeons' (28/5/52), Vailland militera beaucoup à la base, fera encore beaucoup de journalisme, écrira deux romans avec comme protagoniste la classe ouvrière.

1956-1963 Désorienté par le rapport Khrouchtchov, désarmé devant l'embourgeoisement du Pcf d'où ont disparu les 'vrais bolchéviks':

> "Le militant ouvrier est personnage de tragédie quand il lutte pour conquérir le pouvoir, personnage de drame bourgeois quand il lutte pour augmenter son salaire", (1)

Vailland s'éloigne discrètement du Parti, abandonne presque complètement le journalisme, tellement pour lui communisme et vie publique vont de pair, produit deux romans de dégagement, sans jamais cesser d'être obsédé par le marxisme.

1963-1965 Incapable de rester toujours à l'écart, anxieux de trouver le moyen de transformer le monde, Vailland exquisse un retour à la vie publique avec son article "Eloge de la politique" (2) et son dernier roman La Truite. C'est l'époque où il comprendra que l'avenir révolutionnaire est aux peuples colonisés.

Nous constatons un certain mouvement répétitif dans cette expérience: deux périodes de marginalité (pas encore ou plus membre du Parti) suivies de deux insertions, inégales il est vrai, dans le monde, membre ou presque du Parti dans les deux cas, puisqu'il aurait indiqué, selon sa femme Elisabeth, son intention de reprendre sa carte en 1964. (Nous pouvons donc constater que l'explication habituelle d'une vie divisée en saisons (3) ne correspond pas du tout à ce qui se passe véritablement chez Vailland.) Ce sont les deux périodes d'insertion qui nous intéressent tout particulièrement ici.

Ce sont les deux époques les plus explicitement politiques de sa vie; on peut s'attendre donc à trouver dans ses romans une articulation très nette de sa pensée sociale. Par ailleurs sa production romanesque de ces périodes est caractérisée par un même mode narratif, Vailland s'introduisant dans les trois romans (Beau Masque, 325 000 francs, première période; La Truite, deuxième période) comme auteur-enquêteur. Tout encourage donc à les lire ensemble.

Pourquoi ce mode narratif? '...pour essayer d'utiliser le 'moi-dans-le-monde' comme matériau' dira-t-il quelque part (4). Encore que cela n'explique pas pourquoi il a choisi de le faire à tel moment de sa vie et non à tel autre, pourquoi dans ses autres romans les protagonistes seront des Vaillands mal déguisés alors que dans ces trois-ci il met en valeur d'autres personnages.

Jacques Charmatz en offre l'explication suivante:

> "Ce problème, on l'aura compris, c'est celui de l'engagement politique au sein du Parti communiste. Tant qu'il n'a pas 'pris parti', il ne peut dans son récit se déprendre de son moi: c'est l'auteur Roger Vailland qui est au centre de son roman, par 'délégation de pouvoir': Marta, Milan, Lamballe, Eugène-Marie Favart, c'est lui et encore lui. Ayant 'pris parti' ce n'est plus un moi à la recherche de lui-même mais en quête des autres qui s'impose, d'où la séparation entre la première personne du roman enquêteur et la troisième personne des héros sujets de l'enquête..." (5)

Ces remarques qui semblent parfaitement justifiées éclairent mieux aussi l'explication offerte par l'auteur lui-même. Il est 'moi-dans-le-monde' à plusieurs niveaux. Moi, Roger Vailland, membre du Parti, solidaire de ceux qui veulent transformer le monde. Moi, Roger Vailland, bourgeois sympathisant et anti-capitaliste, témoin (à defaut de par sa classe d'en être acteur) de la lutte des autres. Moi, Roger Vailland, écrivant, historien du présent pour un avenir qui ne comprendre rien à nos rapports de classe actuels. Moi, Roger Vailland, théoricien de l'art du roman idéologique, dénudant la charpente tout en construisant la maison, ce qui traduit bien la fascination exercée sur Vailland par tout ce qui est technique ou métier. Il consacre de longs passages dans ses romans à la présse à injecter, le tissage, l'élevage des truites. (Il existe aussi chez lui un élément ludique, un côté prestidigitateur, qui fera qu'il offre dans <u>La Truite</u> une description totalement fausse d'un processus en ébénisterie qui semble n'avoir pas été décelée par beaucoup de lecteurs). Technique du métier à tisser, technique du roman. Vailland cherche à démonter le mécanisme qui fonctionne et dévoiler par là le fonctionnement même du roman.

Même mode narratif de l'un à l'autre alors de ces trois romans d'insertion. Nous pouvons donc vraisemblablement conclure que la même vision du monde les sous-tend. Qu'en est-il?

Commençons par les deux premiers (Beau Masque et 325 000 francs), tous deux "commandités" ou suggérés par le Pcf et liés à son travail de militant. La ressemblance est frappante si l'on passe outre aux détails propres à chaque histoire.
Résumons:

- dans les deux cas, la classe ouvrière elle-même est la protagoniste du roman;
- l'auteur y analyse la distribution en classes de la société et la lutte des classes qui l'accompagne;
- il fait ressortir l'importance de la conscience de classe et de la solidarité ouvrière. Dans les deux ouvrages il met en scène soit au premier soit au deuxième plan des personnages qui essayent de "s'en sortir" seuls. Ceux-ci sont voués à l'échec. Par ailleurs, moins sectaire en cela que le Parti lui-même, il témoigne d'une grande sympathie envers les anarchistes et autres qui agissent en tant qu'individus mais ne trahissent pas leur classe;
- il souligne la nécessité pour tout/e membre de la classe ouvrière de saisir, de pénétrer le contexte global de la lutte des classes;
- nous constatons déjà le déplacement de l'action (c.à.d. de l'économie et de la lutte) vers les Etats-unis, en ce qui concerne évidemment le monde à dominance capitaliste;
- il est clair que la bourgeoisie devient de plus en plus décadente et qu'elle est appelée à disparaître sous les coups de la classe montante ("on la suicide" (6));

Busard

- en attendant la disparition totale de cette classe, le bourgeois lucide, sympathisant et témoin a un rôle important à jouer; ce sera celui de Vailland lui-même, qui écrit l'histoire vraie du présent pour le monde communiste à venir;
- certains personnages bourgeois paraissent extrêmement sympathiques; ils peuvent parfois servir d'alliés temporaires pour des luttes spécifiques, cf. Valerio Empoli dans Beau Masque, le fils Morel dans 325 000 francs; mais ils restent enfin fidèles à leurs intérêts de classe;
- la classe ouvrière se corrompt d'ailleurs à la fréquentation de la bourgeoisie, surtout sympathique, cf. Beau Masque et Philippe Letourneau dans Beau Masque, Busard et le fils Morel dans 325 000 francs; il s'agit donc pour le ou la militant/e de se garder intact/e et intègre.

La Truite est en apparence un roman complètement différent. La classe ouvrière en est quasiment absente. Rappelons qu'il s'agit de l'histoire d'une jeune femme, Frédérique, qui glisse insaisissable parmi les autres personnages (qui la traquent) comme une truite dans l'eau sous le nez des pêcheurs. Cette histoire se joue dans un milieu de petits, moyens et grands bourgeois, en France comme aux Etats-unis, avec comme trame de fond les luttes à mort entre multi-nationales dont les dirigeants, eux-mêmes représentant diverses origines nationales, et que Vailland appelle les tamanoirs, ont leur siège social dans l'ouest des Etats-unis.

A passer outre à l'anecdote, à regarder de près la structure du roman, on peut constater:

- que l'auteur continue de nous présenter une société divisée en classes, régie par la lutte des classes, où le monde entier non-socialiste constitue la classe ouvrière des grandes multi-nationales*; l'entrepreneur français, aussi important soit-il, ne constitue qu'une expèce de contre-maître dans cette nouvelle pyramide; l'ouvrier français ne représente plus la force montante qui, elle, se trouverait plutôt chez les peuples du dit Tiers Monde;

- il souligne encore l'importance de la conscience de classe et de la solidarité entre gens de même classe; Rambert, comme Busard, perd parce qu'il cherche à "s'en sortir" seul;

- la nécessité de saisir le contexte global est encore plus grande qu'auparavant; toute personne qui néglige les ramifications inter-multi-nationales de sa démarche est vouée à l'échec, cf. Rambert et Lou qui semblent penser encore uniquement "en français";

- tout l'intérêt s'est déplacé actuellement aux Etats-unis, c.à.d. que la France ne joue aucun rôle important, ni au niveau du capital, ni au niveau de la révolution;

- en attendant la révolution, le bourgeois lucide, sympathisant et témoin a toujours un rôle important à jouer, celui de servir d'historiographe;

- certains personnages chez les "tamanoirs" paraissent sympathiques et peuvent aussi constituer des alliés temporaires pour des luttes spécifiques, cf. Isaac et Mamoussian;

- la fréquentation des capitalistes corrompt, surtout si l'on commence à partager leurs désirs; c'est pourquoi il faut se garder intact et intègre comme Frédérique.

* C'est déjà la division internationale du travail

Il semble donc qu'on puisse conclure non seulement que La Truite présente la même vision du monde que les deux autres romans d'insertion, mais que La Truite est en fait le plus politisé de ses romans. Et contient aussi le regard le plus froid.

Cette vision du monde inclut toujours sous différents avatars le personnage pur qui incarne l'espoir ou s'offre en modèle. C'est pour Vailland l'image du vrai bolchévik, de "l'homme nu" qui avait fasciné son adolescence et qui est lié dans son esprit au dandysme.

> "C'est le défi qui m'enchante, le dandysme au beau sens, le non à la condition humaine (comme m'enchantait du Bolchévik le non à la condition ouvrière) en retrouvant l'idée qui fut à la base de toute ma vie: le vivant s'affirme en se tenant debout contre la pesanteur, l'homme contre sa condition native..." (7)

ou alors

> "La vie d'un homme: un parcours plus ou moins heureusement accompli de la naissance à la mort. Pourquoi faire? Pour rien, c'est le donné, la commande, ce pour quoi précisément il n'y a pas de question à poser, à qui? à se poser: il n'y a pas de choix. Les questions ne sont valables que pour choisir les modalités d'exécution. Tu as à vivre, tu n'as pas le choix, c'est à dire que tu ne peux rien demander à la place; tu peux seulement refuser à n'importe quel moment. Les grands hommes: des champions." (8). C'est nous qui soulignons.

Dans le contexte donc de ce regard marxiste, de cette analyse de la lutte des classes, classique ou transformée, Vailland ne peut s'empêcher, tant sa lucidité est absolue, de porter un regard sur les rapports qui existent à l'intérieur de la classe ouvrière, que ce soit celle que nous identifions

comme telle ou celle, la France entière, de La Truite. Si la société est divisée en classes, comment les classes elles-mêmes sont-elles divisées?

Et l'image qu'il nous offre est celle d'un monde où "L'homme le plus opprimé peut opprimer un être, qui est sa femme. Elle est la prolétaire du prolétaire même."(9) Les cas sont non seulement nombreux dans ces romans où les personnages féminins abondent; ils en constituent la trame et servent à révéler, en particulier, la force et les faiblesses de ses protagonistes.

Ainsi en va-t-il de Beau Masque qui, tout travailleur immigré qu'il est, peut exploiter Pierrette Amable, déléguée syndicale de la C.g.t. et secrétaire de section pour le Pcf. et cela avec l'approbation des camarades qui semblent trouver normal qu'elle néglige ses activités politiques en faveur des travaux ménagers et des autres soins dont il faut entourer son homme. Elle doit subir les accès de jalousie de celui-ci, se soumettre, malgré la fatigue, à ses désirs sexuels qu'il établit à une fréquence rapide afin de se prouver sa virilité, (surtout quand il aura à faire la vaisselle*), porter son enfant, toutes choses qui entravent son action militant et partant la montée de la classe ouvrière. Et c'est peut-être cet élément qui frappe le plus chez Vailland; c'est en trahissant sa compagne que Beau Masque trahit sa classe. La vie privée et la vie politique vont de pair.

---

*Vailland semble aussi s'ériger contre la division du travail au foyer.

Dans 325 000 francs, nous verrons un phénomène semblable. Busard, o.s., le plus démuni sur le plan professionnel des travailleurs d'Oyonnax, souhaite épouser Marie-Jeanne, petite lingère. Celle-ci refuse, et à ce moment-là le prétendant fera intervenir en sa faveur ce qui semble être la ville entière. Camarades de travail, familles, tous exerceront une forte pression sur Marie-Jeanne jusqu'à ce qu'elle cède. Personne ne la défendra contre Busard qui finira d'ailleurs par lui rendre la vie misérable, par ses accès de jalousie, par son alcoolisme; et Marie-Jeanne, de lingère, deviendra o.s. comme lui. Ce jeu d'influence qu'il joue avec sa future ressemble à celui qu'il joue avec son patron et son délégué syndical, Châtelard, jeu par lequel il trahit sa classe. Tel il se conduit avec Marie-Jeanne, qu'il a le droit d'exploiter, tel il se conduit dans sa vie à l'usine, où par son geste il met en cause les acquis du syndicat.

Cette double prolétarisation de la femme caractérise aussi la situation de Frédérique dans La Truite. Si elle paraît réussir contre les rapaces qui l'entourent, et il faut comprendre qu'elle est engagée malgré elle dans une lutte avec eux, elle est néanmoins soumise aux exigences, aux caprices d'un homme, le personnage le plus faible du livre, son mari. Galuchat, drogué, alcoolique, homosexuel impuissant, bon à rien, une lavette, celui que tous méprisent est celui pour qui Frédérique se dévoue et celui qui peut lui imposer ses désirs. Quant à la relation entre la vie privée et la vie

publique, l'exemple de Lou et Rambert suffit. Leurs rapports sexuels ne font que présager les rapports financiers qui s'établissent entre eux, ceux-ci reflétant ceux-là, tous deux consistant en des rapports de force.

Il faut donc constater qu'en tant que prolétaires du prolétaire, ce sont les femmes qui, dans ces romans de Vailland, relèvent le plus du "vrai bolchévik." Ce sont elles, les vraies bolchéviks, les "femmes nues", qui souffrent le plus, qui ont à refuser leur condition native non seulement de membre de la classe ouvrière mais aussi de la caste féminine.

Malgré le titre du livre (et les Sovietiques l'avaient bien vu qui l'ont traduit sous le titre <u>Pierrette Amable</u>), c'est chez Pierrette qu'il faut chercher la veritable lutte, le travail long et patient qui libérera les ouvriers. Mais elle doit combattre sur plusieurs fronts. Outre son travail politique, Pierrette se retrouve mère célibatire après avoir renvoyé le traître qu'était son mari. Elle est livrée non seulement aux avances de son patron, Philippe Létourneau, mais aussi à la tentative de viol de son cousin, qui est encouragé en cela par leur oncle. Sa vie avec Beau Masque, qui débute sous le signe de l'égalité, dégénère rapidement en union traditionnelle. Beau Masque, ouvrier immigré, et Philippe Létourneau, patron, se ligueront même contre elle. La lutte de Pierrette est la plus dure, la plus totale, de toutes.

Marie-Jeanne connaîtra d'autres déboires, plus nombreux et pires que ceux de Busard, dans <u>325 000 francs</u>. Abandonnée

par l'homme qui l'avait engrossée, elle a subi un avortement nécessairement illégal et fort douloureux à la suite de quoi elle préfère et pour cause demeurer chaste. Mais les jeunes gens d'Oyonnax ne l'entendent pas ainsi. Si elle a couché avec un, elle peut coucher avec tous les autres, pensent-ils. Comme quoi, elle ne constitue pour eux qu'un objet marchand. Le propriétaire du logement qui possède aussi la seule usine de la ville lui fait les propositions traditionnelles, l'assiège même. La pression sociale l'oblige à épouser Busard. Celui-ci la réduit au désespoir. Tout lui est hostile, à Marie-Jeanne.

Le cas de Frédérique dans La Truite peut paraître différent. Différent parce qu'elle ne se soumettra pas, même temporairement comme Pierrette Amable, aux exigences sexuelles ou domestiques des hommes qui cherchent à la posséder. Au contraire, tout au long du livre, et les critiques la présentent ainsi, elle semble tirer parti de sa condition féminine et tout soutirer aux hommes sans rien donner en échange. Ce portrait est à nuancer, voire à renverser. Une lecture serrée du texte révèle que pour tous les personnages masculins ou presque, Frédérique constitue en tant que femme, comme une truite pour les pêcheurs, leur proie naturelle. Tous la guettent; tous la veulent soumettre, et cela depuis sa première adolescence. Elle s'est formée contre cet instinct de chasse présenté comme naturel aux hommes, contre le sort que ceux-ci réservent aux femmes. Son choix est restreint.

Elle "rentrera dans l'ordre" comme disent et le souhaitent certains personnages, c'est à dire qu'elle finira putain (et les hommes ne s'inquiètent pas de l'avenir qui l'attend, tellement sa subjugation leur paraît normale); ou alors elle ne leur donnera aucune prise, elle opposera un refus catégorique à sa condition afin de pouvoir survivre. C'est cette dernière voie, celle du dandysme, qu'elle emprunte mais elle doit le faire envers et contre tous, entourée de gens qui souhaitent son échec.

D'autres composantes de sa morale et de son esthétique marxistes influencent la vision vaillandesque des femmes et donc du monde. Inutile de parler de son désir de transformer l'aliénation en souveraineté, désir qui sous une forme ou une autre, assouvi ou inassouvi, se manifeste dans tous les gestes posés par les femmes dont nous avons parlé.

Sa haine de la mère petite-bourgeoise coïncide avec sa volonté de montrer l'insertion de la femme dans le système économique, motivant ainsi Vailland à écarter presque complètement le rôle maternel de la femme. Celle-ci affleure à l'existence en son nom propre et non par une quelconque fonction 'naturelle'. Seule Pierrette, la plus active de ses personnages, sera mère mais c'est la tante Adèle qui en assumera la fonction. Pierrette n'arrête ni son travail ni ses autres activités pour autant, et dans l'univers du roman les enfants ne jouent même pas un rôle secondaire. Les personnages féminins jouent tous les rôles sauf celui-là.

"Toute morale qui à quelque titre que ce soit invite l'homme à renoncer à son bonheur individuel, le seul qu'il puisse connaître dans sa chair et son sang, est une morale réactionnaire...la poursuite du bonheur est le moteur de toutes les révolutions et de tous les combats valables." (10)

Le libertinage, c'est le refus des contraintes morales imposées, c'est la liberté, le devoir même, de penser par soi-même, d'agir selon sa propre conscience et ses propres goûts. L'on sait combien le libertinage représentait pour Vailland un système de bonheur possible, et dans ces trois romans encore il nous offre l'image de femmes plus que d'hommes aux prises avec les contraintes de classe et de caste et qui cherchent à y opposer un refus; Pierrette poussant plus loin que le Pcf non seulement sa pensée ou sa stratégie au sujet de la lutte ouvrière, mais refusant aussi les critiques réactionnaires que l'on lui adresse au sujet de sa liaison avec Beau Masque, critiques qui portent sur sa seule 'légalité'. Elle revendique le droit à la pensée comme elle revendique celui de la jouissance. Marie-Jeanne, elle, cherchera brièvement et en vain, à secouer le joug de la morale imposée. Elle échoue parce qu'elle n'est pas armée pour la lutte.

C'est, à notre avis, Frédérique qui ressemble le plus aux libertins des XVIIe et XVIIIe siècles car elle met en cause, et avec bonheur, tous les canons de la société. Malgré tous les dangers qu'elle court, tout l'opprobre qui lui dévolue, tous les pièges qu'on lui tend, elle refuse absolument d'incarner la femme des stéréotypes. Elle foule aux pieds la morale paysanne et la morale bourgeoise. Son défi est adressé au monde entier.

Elle choisit de refuser la sexualité (son mariage avec un homosexuel mâle en témoigne) en faveur d'autres jouissances qui la conduiront peut-être au bonheur. Elle aura toujours évité le malheur.

Mais si ces éléments se retrouvent dans la pensée marxiste de Roger Vailland, il ne s'ensuit pas qu'il reflète en cela l'attitude officielle de Pcf. Au contraire, bien que Vailland ait été amené à sa vision des femmes par la lucidité extrême de son analyse marxiste, il n'a presque rien en commun avec le dogme du Parti.

Celui-ci a cessé de prôner l'union libre dans les années trente, a fait preuve pendant plusieurs décennies d'un puritanisme sexuel digne d'un Saint Augustin, s'est opposé jusqu'au milieu des années soixante à la légalisation des methodes de contraception et jusqu'au milieu des années soixante-dix à l'avortement même thérapeutique. Le Parti n'admettait aucune spécificité de la condition féminine et refusait de voir les problèmes des femmes autrement qu'à l'intérieur des schémas traditionnels. Le salaire de la femme n'était qu'un salaire d'appoint qu'elle était obligée d'aller chercher parce que le patronat payait insuffisamment le mari. Il ne pouvait être aucunement question pour elle de travailler par plaisir. Elle n'avait qu'une vocation, celle de mère, de préférence de famille nombreuse afin d'augmenter le nombre des travailleurs. J'en passe... Il suffit de lire à se sujet Femmes, quelle libération? (11) publié en réponse au mouvement des femmes et qui constitue donc un progrès par rapport aux attitudes en cours pendant que Vailland écrivait.

Vailland n'ignorait pas l'attitude du Parti. Il en résulte une certaine ambiguïté par moments dans ces écrits. Ce sont les camarades du Parti qui encouragent Pierrette à "régulariser" sa situation avec Beau Masque et qui souhaitent à la fin du livre la voir s'associer au jeune militant nouvellement arrivé. Pourtant il saute aux yeux que Pierrette accomplit davantage quand elle est seule et autonome. D'un côté la pensée de Vailland, de l'autre celle du Parti.

Nous voyons également les militants intervenir en faveur de Busard dans 325 000 francs. Nous savons pourtant que Marie-Jeanne ne souhaite pas l'épouser et que ce mariage constituera un échec pour elle. Les deux pensées s'affrontent encore.

La question du mariage ne se pose pas pour Frédérique mais il faut signaler que les seuls hommes dans le roman qui ne cherchent pas à "courir après les gamines", ce sont les vieux communistes. Ils sont donc présentes comme porteurs de valeurs, mais aussi comme marginaux, comme dépassés par l'histoire. Toujours l'ambiguïté.

Il est remarquable alors que Vailland ait su si bien saisir certaines dimensions de la problématique des femmes et cela bien avant l'année 1970, année que l'on associe normalement au début de la plus récente manifestation de la lutte séculaire des femmes. Si l'on peut lui reprocher comme à Simone de Beauvoir de n'avoir pas compris tout ce que peut signifier la maternité, et de mésestimer la question production/reproduction, il faut aussi reconnaître qu'à beaucoup de points de vue, l'on

peut qualifier la vision offerte dans ces trois romans de féministe. N'en prenons pour exemple que sa préoccupation avec l'autonomie de la femme, autonomie à la fois économique et sexuelle, celle-ci dependant de celle-là. L'on peut relever ici d'ailleurs tout ce que la conduite de Marie Jeanne avec Busard doit à la Carte du Tendre, stratégie utilisée par nos précurseures féministes, les Précieuses, comme par elle, pour se préserver du mariage, cette mainmise des hommes, et de ses fâcheuses conséquences, les grossesses non voulues.

Nous avons déjà signalé ce fait étonnant chez un membre du Parti: le mariage n'est nulle part présenté sous un jour vraiment heureux, et c'est surtout la femme qui y perd. Vailland se fait peu d'illusions sur les véritables rapports entre les deux sexes.

> "Les couvents étaient probablement de meilleurs paradis; l'homme et la femme ne peuvent pas davantage vivre ensemble que le maître et l'esclave; ils ne doivent se rencontrer que pour jouer, cela devait être possible à la belle époque des couvents. (12) (C'est nous qui soulignons).

Mais il y a deux lieux autrement importants dans cette partie de l'oeuvre de Roger Vailland qui doivent intéresser les féministes. Sa peinture de la vie quotidienne, sa démystification des fausses barrières érigées par le pouvoir (mâle) entre la vie privée et la vie publique et dont il a été question plus haut, constituent un de ces lieux, domaine privilégié d'un courant essentiel de la pensée féministe et dont la portée révolutionnaire est indéniable.

Le deuxième lieu est celui qui concerne la place que doit occuper la femme dans la société et les conditions de cette occupation. Ouvrières syndiquées, femmes d'affaires, artisanes, poules de luxe, putains ordinaires, mariées, célibataires, hétéro ou homosexuelles, elles sont partout, occupent tous les postes, exercent tous les métiers dont il peut être question dans un roman qui ne soit pas d'anticipation. Elles sont méchantes, bonnes, paresseuses, travailleuses, ont les qualités et les défauts également partagés; il faut néanmoins noter que les rôles vraiment ingrats sont réservés aux épouses et mères de famille sans occupation extérieure et cela dans toutes les classes. Vailland privilégie les femmes qui sont insérées directement dans l'économie, quelle que soit la façon qu'elles ont de s'y insérer.

Mais si la maternité ne constitue pas une valeur en soi, si ses personnages féminins se consacrent à autre chose qu'à cette fonction, si les plus réussis parmi ceux-là sont les femmes autonomes, il n'en fait pas pour autant des "hommes manqués". C'est en tant que femmes, avec leurs problèmes spécifiques de femmes, avec leurs besoins, leurs désirs, leurs ovaires, qu'elles affrontent le monde. C'est ainsi qu'il met en question dans ces trois romans un monde où les femmes n'ont pas leur place, où plus nues que "l'homme nu", elles ont à se battre aussi pour leur caste. Mise en question donc non seulement du capitalisme, mais aussi du patriarcat. Mise en question surtout du système de valeurs des hommes. En cela aussi, à sa façon, peut-être

imparfaite encore, il esquisse un pas vers une pensée féministe majeure.

> "Revendiquer l'humanité des femmes en montrant qu'elles sont comme les hommes (aussi bonnes que les hommes), c'est remettre en question la définition mâle de la femme, non la définition mâle de l'humanité". (13)

Vision du monde marxiste, vision des femmes féministe. Marxiste comme un bourgeois peut l'être, fémimiste comme un homme peut l'être. Il nous semble neanmoins que c'est bien le marxisme qui sous-tend les trois oeuvres en question, mais un marxisme dont la portée échappait à l'auteur même. Intransigeant, d'une lucidité absolue, poussant son analyse jusqu'au bout, Vailland nous a livré le portrait d'un monde où les êtres les plus démunis, les plus exploités ce sont les femmes; le portrait d'un monde d'où sont exclues les valeurs des femmes. Il s'agit certes d'un marxisme peu orthodoxe, mais d'un marxisme compatible avec certaines tentatives actuelles d'élaborer une théorie qui tienne compte à la fois de l'analyse marxiste et des revendications féministes.

Mair Verthuy
Institut Simone de Beauvoir
Université Concordia

NOTES

1. Roger Vailland, Ecrits intimes, 1969, p.671.
2. Roger Vailland, Le Nouvel Observateur, 26 novembre 1964.
3. François Bott, Les Saisons de Roger Vailland, Paris, Grasset. Cette explication "saisonnière" se répandra. 1969.
4. Roger Vailland, Ecrits intimes, p.763.
5. Jacques Charmatz, "L'Economie romanesque" in Entretiens, Paris, ed. Max Chaleil et Subervie, 1970, p.120.
6. Roger Vailland, Beau Masque, Paris, ed. Gallimard, 1954, p.328.
7. Roger Vailland, Ecrits intimes, p.772-773.
8. Roger Vailland, Ecrits intimes, p.675.
9. Flora Tristan, Des Moyens de constituer la classe ouvrière, citée par D. Desanti in Flora Tristan, vie et oeuvres mêlées, Paris, U.G.E. 10/18, 1973, p.401.
10. Claude Roy et Roger Vailland, "La Recherche du bonheur est le moteur des révolutions", lettre envoyée à Action, mai 1948, citée in Ecrits intimes, p.141.
11. Madeleine Vincent, Femmes, quelle libération? Paris, Editions sociales, 1976.
12. Roger Vailland, Ecrits intimes, pp.677-678.
13. Angela Miles, "Le féminisme, parole authentique et autonome des femmes" in Femmes et politique, dir. Y. Cohen, Montréal, 1981, p.72.